

LA TERRE ET LA VIE

REVUE D'HISTOIRE NATURELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION DE FRANCE

ET PUBLIÉE EN COLLABORATION AVEC LA

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES

4^e ANNÉE — N° 6

Juin 1934

SOMMAIRE

D ^r BODNAR BÉLA.	Le Spalax de Hongrie (<i>Spalax hungaricus</i>)	323
	Notes sur le Zamenis ou Couleuvre verte et jaune	334
G. PETIT	A propos du Sélacien de Querqueville. — Notes sur l'histoire du <i>Cethorinus maximus</i> (Gunner) (<i>suite et fin</i>)	337
L. HÉDIN	Observations botaniques et agricoles sur les savanes de Bin- gerville et de Grand Bassam (Côte d'Ivoire)	345
D ^r GROMIER . . .	En brousse africaine. — Souvenirs et observations zoologi- ques (<i>suite et fin</i>).	355
	NOTES SCIENTIFIQUES. — Une nouvelle espèce de <i>Toxophora</i> de Madagascar, par E. SÉGUY.	366
	VARIÉTÉS. — La nouvelle singerie du Jardin des Plantes. — Charles Nodier, entomologiste	368
	NOUVELLES ET INFORMATIONS	371
	PARMI LES LIVRES	383

*La photographie reproduite sur la couverture et qui représente
un Acridien est due à M. P.-L. BARRUEL.*

REVUE MENSUELLE

Abonnements : France et Colonies : 75 fr. — Étranger : 90 fr. ou 105 fr. suivant les pays.

SOCIÉTÉ NATIONALE
D'ACCLIMATATION DE FRANCE
4, Rue de Tournon
PARIS (VI^e)

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS GÉOGRAPHIQUES,
MARITIMES ET COLONIALES
17, Rue Jacob
PARIS (VI^e)

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.



Héron goliath. — Rivière Sabati au Kenia.

EN BROUSSE AFRICAINE

SOUVENIRS ET OBSERVATIONS ZOOLOGIQUES ⁽¹⁾

par

le Docteur GROMIER

Il nous faut revenir au Lion. Cet animal dans nos colonies notamment, est souvent obligé de vivre aux dépens des Buffles, faute de Zèbres ou de grandes Antilopes. Mais alors il doit déployer une patience et une habileté très grandes, car le Buffle n'est pas un adversaire commode. Il éprouve des échecs avec les gros mâles et même aussi avec les femelles.

J'ai tué autrefois un vieux taureau aux cornes usées qui portait au cou dix énormes cicatrices, en estafilades parallèles, faites par les griffes d'un Lion dont il s'était débarrassé victorieusement. Aussi préfère-t-il s'atta-

quer aux jeunes et pour cela, il surveille longtemps le troupeau à bon vent pour saisir l'occasion de bondir sur un veau.

Ainsi la nature primitive nous offre-t-elle l'image d'un immense champ de bataille. Chaque nuit la faune sort de ses retraites ombreuses pour vaquer aux besoins de son existence et chaque nuit ce sont des drames entre les pacifiques qui se nourrissent de feuilles et d'herbages et les carnassiers qui doivent les tuer pour vivre.

Mais vers la fin de sa vie, le grand fauve éprouve de plus en plus de difficultés à maîtriser ses proies. Ses échecs se font de plus en plus fréquents. Il reste parfois des semaines le ventre vide. Ses canines sont usées,

(1) Voir *La Terre et la Vie*, 1933, N° 11, p. 670-680. — Toutes les photographies qui illustrent cet article sont du Docteur Gromier.

ses muscles n'ont plus la détente et la souplesse pour bondir et vaincre. Il faut vivre pourtant. Il se rapproche des villages et rôde tout à l'entour. Une fois il saisit une Poule, une autre fois un Chien étique, ou c'est encore une petite Chèvre bien râblée. Alors il ne quitte plus ces parages où sa table semble mise à peu de frais.

Il lui est resté une certaine crainte de l'homme qu'il évite, bien qu'il vive à ses dépens. Mais un jour qu'il a trop faim et qu'il aperçoit solitaire un jeune enfant, il bondit et emporte facilement dans le hallier cette proie sans défense. De ce jour il s'aguerrit, demain il prendra une femme qui allait à l'eau, laalebasse familiale sur la tête. Désormais, il est mangeur d'homme et le village va constituer son garde-manger, jusqu'au jour où la tribu secouant sa passivité et sa crainte, faisant peut-être le sacrifice de plusieurs de ses membres, réagit, cerne dans un coin le fauve et le larde de ses sagaies. Je dois ajouter que ces faits sont plutôt rares dans les annales de la cruauté des Lions.

Mes plus beaux souvenirs de voyage et de chasse sont ceux de l'Est Africain et de la région des grands lacs. La faune y était d'une abondance prodigieuse, le cadre presque toujours infiniment pittoresque, voire grandiose. Quelle émotion lorsque parti de Tsavo sur l'Ouganda-Railway et marchant au Sud, je campai un soir sur une petite colline de quartzites roses et que je vis apparaître pour la première fois au-dessus d'une mer de nuages, le dôme d'un blanc pur, si impressionnant, du Kilimandjaro !

Durant de longues minutes je demeurai immobile, comme fasciné, désireux de fixer à jamais dans mon souvenir la splendide apparition.

Peu à peu la cime colossale se

teinta de roseurs d'une délicatesse extrême, puis vira au vert pâle et la magnifique vision s'évanouit, engloutie dans les ténèbres.

Le lendemain nous cheminâmes dans des sous-bois de Mimeuses dont le sol était littéralement criblé de crottins desséchés d'Eléphants. Ceux-ci à cette époque de l'année, milieu de la saison sèche, étaient partis et avaient adopté la vie montagnarde dans les forêts de bambous du géant de l'Afrique.

Malheureusement pour ma caravane, pour mon « safari » comme on dit là-bas, les Rhinocéros étaient restés fidèles à leurs repaires épineux et ils nous le firent bien voir. A maintes reprises chaque jour, pendant nos marches dans ce bush serré, feutré, sans horizons, nous entendions soudain une galopade effrénée dans notre direction, accompagnée de la symphonie brutale des branches cassées et des ronflements furieux : c'était un Rhinocéros dérangé qui fonçait sur nous.

Ah ! mes pauvres colis, en avez-vous subi des chutes, des chocs et des bousculades !

Mes porteurs comme autant de Singes escaladaient les arbres épineux en jetant leurs charges. Moi-même, peu désireux de faire connaissance avec leurs longues épines, je restais sur place un doigt sur la détente de ma carabine. La brute passait en trombe. L'émotion se calmait peu à peu, et je m'appliquais ensuite à extraire les épines blanches qui lardaient mes hommes.

Ces petites émotions se renouvelaient plusieurs fois par jour, car le pays était alors farci de Rhinocéros.

Aujourd'hui je scrute la steppe du haut d'un promontoire rocheux.

Ma jumelle me révèle tour à tour trois Rhinocéros.

L'un deux somnole dans l'herbe fauve, au grand soleil, ses quatre pattes repliées sous lui. Il ressemble à s'y méprendre à une des nombreuses termitières, d'autant plus qu'il est saupoudré de la même terre rougeâtre ; seules les allées et venues

la lourde bête les secoue violemment pour s'en défaire.

Le troisième Rhinocéros est un vieux mâle, maigre, efflanqué, dont les côtes simulent les grillages de bois d'une cage à poulets.

Ses oreilles déchiquetées attestent



Elan de Derby tué en Oubangui-Chari.

des gros cornets qui lui servent d'oreilles. attestent la vie de sa masse.

Une femelle aux cornes remarquablement longues et rectilignes erre d'un pas lent, broutant des Acacias rachitiques, couverts de grosses noix de galles, d'épines droites et blanches et de petites Fourmis noires du genre *Crematogaster*. Des Oiseaux brun roux, au bec corail, et aux yeux rouges, courent et volètent sur son grand corps. Quand ils sont trop indiscrets et s'agrippent aux oreilles,

son ardeur à provoquer ses rivaux, lors des compétitions amoureuses de ses jeunes années.

Son oreille gauche est même percée d'un gros trou rond à l'emporte pièce. Paisiblement, en vieux philosophe désabusé, il somnole à l'ombre problématique de l'éternel Mimosa épineux de la steppe.

De temps à autre, il changera de place pour suivre l'ombre mouvante de l'arbuste, jusqu'au soir, dont la fraîcheur l'engagera à reprendre la monotonie de ses promenades noc-

turnes. Il se livrera alors avec volupté aux douceurs des bains de boue, il s'abreuvera à longs traits à la mare bourbeuse qui sert à toute la faune du district. Il marchera toute la nuit, arrachant deci delà quelques feuilles ou quelques branchages terminaux, qu'il mastiquera avec un bruit rude de molaires.

On s'étonnera que traitant des animaux sauvages je parle constamment de l'Est de l'Afrique. Hélas ! les observations zoologiques sont actuellement bien difficiles dans nos colonies où la faune est traquée constamment par les indigènes armés de fusils à tir rapide. Pour avoir un Rhinocéros par exemple, il faut en suivre la piste de longues heures, pour l'apercevoir enfin dans la pénombre d'un hallier. Je dirai plus, c'est actuellement une chance, dans le magnifique parc zoologique qu'était encore il n'y a pas longtemps le territoire du Tchad, que de rencontrer une piste de Rhinocéros.

Pour ma part, et dernièrement en trois mois de recherches incessantes, je dirai avec désolation et indignation que je n'en ai rencontré qu'un, là où il y en avait des milliers.

C'est l'appât du lucre qui a précipité le massacre de ce malheureux porteur de cornes précieuses. Car il ne faut pas oublier que ces dernières années la corne du Rhinocéros est montée à des prix insensés. Et savez-vous pour quelle fin ? Etre pulvérisée et devenir alors un soi-disant médicament aphrodisiaque à l'usage des Asiatiques. Cette puissance aphrodisiaque, je n'ai pas besoin de le dire, égale absolument celle que pourrait offrir la corne de nos Bœufs !

Du haut du promontoire rocheux dont je parlais, il y a un instant, dans le Sud des monts Ongoléa, en bordure de la colonie du Tanganika,

j'assiste à un spectacle rare et cruel. Je vois soudain débouler au galop un magnifique mâle de petit Koudou (*Strepsiceros imberbis*), poursuivi par douze Loups d'Afrique ou Cynhyènes. Ils passent en fourrageurs, chassant à vue, la langue pendante, l'air obstiné, sans bruit, sans aboiement. L'Antilope semble à bout de souffle, elle trébuche bientôt. Alors en quelques bonds les écumeurs de la brousse se ruent sur elle et la débitent instantanément sous mes yeux, au point qu'il n'en reste bientôt plus que le massacre en lyre que j'ai l'audace d'aller leur enlever moi-même. Ma témérité les domine, car ils battent en retraite devant moi, poils hérissés, babines retroussées sur des crocs menaçants. Eux, les maîtres de la brousse, devant lesquels le Lion lui-même s'incline parfois, comme j'ai pu le constater !

Ils reprennent leur course maintenant, à la recherche d'une nouvelle victime, et j'admire leur pelage noir et blanc tacheté de feu, leur grosse queue blanche bien touffue.

J'ai dit que le Cynhyène était le maître de la brousse ; pourtant il a un ennemi : le Crocodile, qui n'hésiterait pas à le happer lorsqu'il traverse les cours d'eaux. Mais j'ai vu que le Loup connaît ce danger et qu'il sait l'esquiver. Leurs aboiements m'attirèrent un jour dans les parages d'une rivière et je me demandais en observant d'une colline, la raison de ce tapage. Je vis à fleur d'eau des sortes de troncs d'arbres glissant lentement vers l'endroit où se tenaient les Loups. C'étaient des Crocodiles, attirés là par l'espérance d'un festin possible. Ce n'était qu'une ruse de guerre pour concentrer en ce point les Sauriens si dangereux pour le passage de la rivière. Estimant avoir atteint leur but, les Cyn-

hyènes descendirent en courant une centaine de mètres en aval et franchirent rapidement le cours d'eau libéré.

J'ai fait autrefois un long séjour sur les flancs si giboyeux du volcan Sushwa, au-dessus de la Kédong-Valley. Cette montagne présentait d'innombrables refuges pour tous les animaux. Les Zèbres eux-mêmes, animaux des steppes pourtant, venaient brouter presque dans le cratère, à plus de 4.500 mètres d'altitude. Les Rhinocéros étaient nombreux et évoluaient avec aisance dans ce pays de lapillis, de ponces et de laves volcaniques apparemment si difficile et tourmenté. J'y ai vu des troupes d'Elans, d'Oryx, d'Impalas, d'Antilopes de Grant et de Thomson, sans compter les inévitables Bubales de Cook : tout ce monde facile à approcher, en raison du terrain chaotique, offrant mille masques ou cachettes, propres au défilement. Quant aux Lions, ils avaient fait de ce chaos d'anfractuosités et d'épineux leur repaire favori, et certaines parties de la montagne exhalaient une puissante odeur de ménagerie.

Il m'est difficile d'exprimer le sentiment de crainte vague et irraisonnée, d'angoisse même parfois qui m'étreignait à la tombée de la nuit, quand je regagnais mon gîte de la vallée et que, le soleil couché, je n'avais comme point de direction qu'une petite lanterne rouge que j'avais fait hisser au sommet d'un mât. Ces roches noires et contournées comme les arbustes agrippés à leurs anfractuosités, ce paysage sombre, désolé, lugubre, les bruits, frôlements, ou appels multiples que je percevais de toutes parts et qui décelaient l'éveil de la vie nocturne de la faune, la notion de traverser une région particulièrement mal famée, où les fauves

rôdeurs prennent de l'audace avec la pénombre, tout contribuait à rendre ces rentrées tardives aussi désagréables que possible.

Pour mes photographies, je variaais chaque jour mes recherches et finissais par savoir exactement où j'avais le plus de chance de rencontrer chaque espèce.

Les Girafes hantaient fréquemment la vallée du Kédong dans la partie Sud du Sushwa. Elles trouvaient là des Mimeuses d'un vert pâle dont elles raffolent.

Aujourd'hui, au lever du soleil, une harde est là, presque immobile, devant les sveltes Mimosas développés en ombelles. Sept individus la composent. Un grand mâle de teinte noisette, au dos brun noir, quatre femelles de teintes plus claires, dont une presque blanche, nettement albinos, et deux Girafons café au lait.

Les arbres au milieu desquels évoluent ces Girafes paraissent autant de parasols d'un vert tendre aux manches d'ambre rosé.

Le grand mâle prend l'amble et va explorer l'un d'eux que sa tête claire domine. Ses mouvements sont lents et compassés, les lèvres préhensibles projetées en avant saisissent délicatement les pousses terminales, la queue fouette les flancs, les oreilles sont couchées, les grands yeux clignent pour éviter les épines. De temps à autre une mince langue bleue s'introduit alternativement dans chaque narine.

Des Oiseaux parasites, *Bufaga erythioryncha* toujours, courent sur son dos et le long de son cou comme des Pics autour de leur arbre.

La longue queue aux poils touffus les fouette s'ils deviennent trop gênants, mais ils savent l'esquiver.

Des myriades d'Insectes dérangés par la cueillette des pousses s'élèvent

et attirent au passage de gracieuses Hironnelles de chez nous, *Hirundo rustica*, qui regagnent à tire d'aile au mois de mars leur nid européen.

A ma droite, les deux Girafons sont très occupés à se lécher mutuellement avec ardeur et je ne m'explique pas très bien cette manie des Girafes. Tous les animaux aiment le sel, leur transpiration vraisemblablement laisse un goût salin à leur pelage. En tout cas le résultat de cette habitude, mélange de salive et de transpiration évoque aussi peu que possible pour mes narines les senteurs embau-mées d'Oubigan ou de Guerlain.



Vieux mâle de Rhinocéros bicolore, au Kénia.

Les jeunes s'éloignent bientôt en jouant, ce qui détermine une des mamans à aller à leur recherche et à les ramener vers le groupe familial. Avec les Lions qui rôdent, un accident est si vite arrivé. Et de fait les Girafes paient un lourd tribut au seigneur de la brousse.

Alerte ! Le chef gigantesque de la troupe, bâti en force, et dont la tête domine les épineux vient de m'apercevoir : il se plante droit comme un i, les oreilles en avant, ses grands yeux noirs me fixent un instant, m'identifient.

Il fait demi-tour, relève comiquement en arc sa queue sur son dos et prend un galop dégingandé, rythmé par le balancier de son long cou. Ses compagnes l'imitent aussitôt et toute la harde disparaît à travers les terribles épineux, sans paraître en éprouver la moindre gêne.

A mes débuts en Afrique, j'avais été très intrigué pendant la nuit dans les régions forestières par une sorte de plainte musicale et nostalgique que je ne savais à quoi attribuer. Elle se renouvelait toutes les dix minutes environ et pendant des heures. Cela devenait même tellement lancinant que l'attribuant à l'incantation d'un indigène mélomane, se servant de je ne sais quel hautbois inconnu, je priai mes noirs de rechercher l'auteur et de le prier de cesser cette musique par trop obsédante. Ces recherches furent vaines, mes noirs en ignoraient comme moi la provenance, et ce n'est que plus tard que je finis par découvrir que le musicien nocturne était un Paresseux, *Perodicticus potto* de Bosman, Mammifère arboricole au poil roux, à la queue courte, aux mouvements lents et compassés qui, à la période de reproduction, proférait cet appel plaintif. C'est après avoir été bercé toute une nuit par cette curieuse plainte qu'un matin de 1931 en Oubangui-Chari, je pris la piste d'un troupeau de Buffles que je finis, après toute une dure matinée de marche, par rejoindre au sommet dénudé d'une colline où il était couché dans l'herbe nouvelle, en plein midi.

Laissant mes hommes en sûreté, je fis l'approche seul, ma carabine d'un côté et mon appareil photographique de l'autre ; j'arrivai ainsi à une douzaine de mètres de ces Buffles. Masqué par un maigre buisson, j'avais devant moi douze bêtes qui re-

mâles, l'un jeune d'un noir brillant, l'autre plus vieux, grisâtre et aux belles cornes.

J'avoue qu'au dernier moment le cœur m'a manqué pour prendre un cliché, en raison de la proximité trop grande. J'ai posé mon appareil



Vieille femelle de Rhinocéros bicorne dans un hallier. Photographie prise au téléobjectif, à 40 mètres, environ.

gardaient dans ma direction et ne paraissaient pas me distinguer. Inutile de dire que j'étais à bon vent, car à peu près tout est là pour l'approche des animaux sauvages quels qu'ils soient, même de ceux qui jouissent d'une excellente vue.

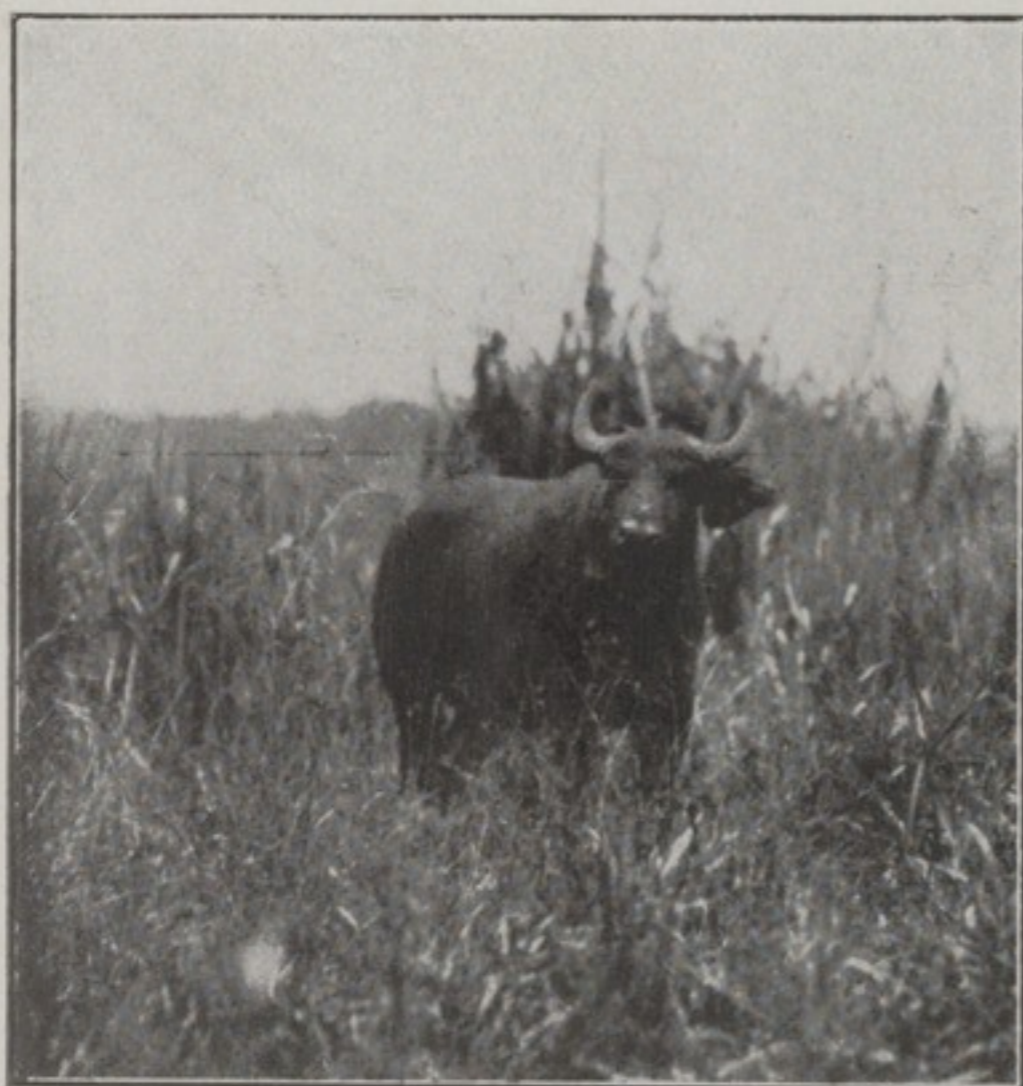
Mes Buffles étaient là, vautrés, la panse débordante d'herbe nouvelle, ruminant béatement au soleil. Il y avait dix femelles rousses, pas un seul veau, car les troupes sont trop traquées dans cette région là, et deux

et ai lentement épaulé en visant le cerveau du vieux mâle que j'ai foudroyé sur place. Je ne dirai pas le tohu-bohu qui s'en est suivi, la levée de queues frénétiques, la ruée vers les bois... C'était un spectacle impressionnant. Il faut convenir que s'il y avait eu dans le troupeau quelque velléité collective de charge, mon compte eut été réglé.

J'avoue avoir eu de la chance avec les Buffles. Si je me suis souvent mis dans de mauvais cas vis-à-vis de ces

bêtes irascibles, je n'ai jamais été franchement en danger. Et pourtant j'en ai très fréquemment tenté et réussi l'approche.

Quelques chasseurs estiment que le grand Buffle de Cafrerie est plus dangereux que le Buffle rouge, d'autres soutiennent le contraire. Quant



Vieux Buffle mâle.

à moi j'estime que l'humeur des Buffles varie suivant les régions et les circonstances, sans faire intervenir la question de variétés et de sous-espèces.

Et d'ailleurs n'est-ce pas toujours le même animal, dont seul le milieu modifie l'habitus, le pelage et la taille ? Dans la forêt dense nous rencontrons le Buffle nain ; dès que la forêt s'éclaircit et présente des clairières, ce Buffle grandit. Dans la forêt-galerie il se modifie encore, passant du *pumilus*, de taille moyenne, à l'*equinoxialis* déjà puissant, pour aboutir enfin, à l'Est, au majestueux *cafer* habitant des grands espaces herbeux coupés de taillis. Et tout cela par gradations insen-

sibles. Ces gradations pourraient servir de prétexte à une classification touffue, mais il faut se garder d'abuser dans ce domaine, en raison même de la quantité des types locaux.

Toujours est-il que le Buffle est un fauve imposant, surtout le *cafer*. Je dois convenir qu'après une marche quadrumane, lorsque je me relevais sur les genoux et que je voyais à vingt ou trente mètres un vieux Taureau, sans soupçons jusque là, relever la tête et me fixer avec ses gros yeux noirs d'un regard sauvage et brutal, les oreilles velues en bataille, je troquais presque toujours mon 9 × 12 à plaques pour un 10 mm. 5 à balles blindées.

Je dis presque toujours, car j'ai tout de même réussi quelques excellents clichés de Buffles.

Dans un quadrilatère compris, grosso-modo, entre Batangafo au Sud, Fort-Archambault au Nord, l'Ouahmé à l'Ouest et la grande route Bangui-le Tchad à l'Est, il y avait encore il y a quatre ou cinq ans de nombreux Rhinocéros, des troupes de Girafes, de Buffles, et quelques hardes d'Elans de Derby. Un Rhinocéros mâle a été tué à l'Ouest de Kobo en 1931 par la mission Lebaudy-Prince Murat. Quant à moi, après avoir battu le pays en long et en large je n'en ai rencontré qu'un seul, une femelle, à l'Ouest de Bonabangui. C'est bien probablement le dernier spécimen subsistant dans toute cette immense région qui a été décimée par les fusils du chef indigène, soudoyé par un fonctionnaire peu scrupuleux. Je n'ai rencontré que des Girafes isolées, leurs troupes ayant été décimées par les chasseurs du fameux Bezo, sultan d'Archambault. Il restait encore des Buffles et des Elans. Je me résolus à les rechercher pour ten-

ter quelques clichés de cette admirable Antilope, d'une taille imposante, dont les mâles arrivent à peser bien près d'une tonne et dont le splendide massacre haut de plus d'un mètre est d'un poids considérable.

L'Elan de Derby (*Taurotragus Derbyanus*), se trouve assez localisé dans plusieurs de nos colonies africaines; son domaine s'étend du Ferloo à l'Ouest, jusqu'au Rodolphe à l'Est. L'Elan du Cap, son cousin, de proportions plus modestes, présente de nombreuses variétés : *typicus*, *Livingstoni*, *Patersonianus*, ne différant d'ailleurs que par des détails et dont l'habitat s'étend de l'Abyssinie au sud de l'Afrique.

Je commençais à désespérer de rencontrer ce magnifique animal, passant de longues journées à marcher sous un soleil implacable, sans

trouver de pistes fraîches. Il y avait pourtant des Elans dans le pays, car nous avons vu des traces anciennes et chaque matin je partais avec l'espoir ferme de rencontrer des empreintes récentes.

Aujourd'hui enfin mon pisteur qui marche parallèlement à moi siffle pour attirer mon attention et m'appelle du geste. Enfin nous venons de tomber sur la voie d'une harde qui date de la nuit. Les empreintes sont très analogues à celles du Buffle, mais plus petites pour un si grand corps et très arrondies. D'ailleurs le Buffle laisse des « cartes de visite » étalées, tandis que celles de l'Elan rappellent assez les grosses crottes de chocolat distribuées à la Noël.

A l'état frais ces laissées sont onctueuses et d'un vert foncé, elles brunissent au soleil et quand les feux



Eléphant en état d'alerte. — Massif volcanique du Cameroun.

de brousse ont passé, elles deviennent blanches, comme pétrifiées.

Nous empaumons la piste vers 10 heures du matin. Il fait déjà chaud et les Insectes deviennent agressifs. Le grand supplice, je dirai même le plus grand empoisonnement de la brousse, ce sont les Mellipones. Quand dans une région il y a de ces Diptères, diminutifs minuscules de nos Abeilles, il n'y a plus de repos possible. Accablé par la chaleur, je m'assieds un instant sur une souche, mais je suis immédiatement assailli par un essaim de ces bestioles harcelantes qui s'efforcent de s'introduire dans les oreilles, le nez, les yeux. Elles ont une prédilection pour les yeux, en raison de leur humidité et les recherchent avec une constance, un acharnement inimaginables.

Mes Élans ont l'air de changer de quartiers, ils marchent droit devant eux en file indienne. Il y a un grand mâle, cinq ou six femelles, plusieurs jeunes, c'est un troupeau en bon état.

A midi nous constatons qu'ils sont rentrés dans un sous-bois clair d'épineux ; il y a donc des chances pour qu'ils s'arrêtent enfin quelques heures. Comme ces bois recèlent de nombreuses ruches, nous sommes fréquemment sollicités par le tic, tic, tic, de l'Indicateur (*Indicator indicator Sparmanni*), Oiseau dont le plumage ressemble à celui du mâle de notre pierrot, mais dont la taille est plus forte, la queue plus longue, le vol coulant et facile. Mes noirs avides de miel et comme des enfants, sans grand esprit de suite, se laisseraient facilement tenter par son invitation, mais je ne me laisse pas détourner de mon but et mes hommes n'insistent pas.

Attention ! Voilà des fumées humides, mes noirs les tâtent du pied, elles sont chaudes, la harde n'est

pas loin. En effet, la voici, là, devant moi ! Sur la gauche le mâle, un puissant animal dont le volumineux fanon noir et blanc, oscille de gauche et de droite à chaque mouvement. Sa tête est ornée de ces merveilleuses cornes carénées et tordues sur leur axe, si tentantes pour le chasseur, car c'est un des plus beaux trophées qu'il puisse rapporter d'Afrique. Son poil est si clairsemé que les stries blanches en sont à peine perceptibles.

A droite une femelle me fait face, me présentant un massacre aussi long que celui de son seigneur, mais beaucoup plus effilé. Son pelage est isabelle très clair et les stries paraissent argentées. A ses côtés je discerne un jeune qui semble fort occupé à téter et ponctue ses succions de vigoureux coups de tête dans le pis de sa mère.

Les autres femelles et leurs jeunes sont plus loin, où, à l'ombre des Mimosées, ils paraissent goûter un repos bien gagné.

Chaque bête a son petit contingent d'Oiseaux pique-bœufs, activement occupés à les débarrasser de leurs Tiques.

Hélas ! les efforts d'un photographe sont infiniment moins souvent récompensés que ceux du chasseur. Il y a la question du vent, de la distance, de l'éclairage, la nécessité de se démasquer à temps pour braquer l'appareil, enfin mille conditions à remplir auxquelles le chasseur échappe pour une bonne part.

En l'occurrence ce sont les Oiseaux parasites qui m'aperçoivent les premiers, à l'instant où je sors de ma cachette, et qui, avec un ensemble bruyant, s'enlèvent en crissant et déterminent une fuite éperdue de mes Elans. Et voilà qui illustre bien les déboires du photographe des animaux sauvages !

En terminant qu'on me permette de faire part de mon inquiétude, de mes alarmes au sujet de cette faune africaine pour laquelle la majeure partie des lecteurs de la *Terre et la*

continuent leur détestable industrie, que les réserves n'existent que sur le papier, que les centres sanitaires, les colons, les sociétés continuent à se ravitailler sur la faune.



Un *Bubalis major*, mâle.

Vie, montrent une si grande sollicitude.

Je puis dire que toutes les lois de protection sont restées, ou à peu près, lettre morte et que je sais par mes correspondants blancs ou noirs que rien n'a été changé aux errements que j'ai connus, que les indigènes continuent à massacrer, que les feux de chasse ont lieu comme par le passé, que les bouchers de gibier

Il faut absolument que cet état de choses se modifie, si l'on veut conserver à notre empire colonial ce qui fait sa beauté, son originalité, une source d'intérêt constant pour les savants et pour tous ceux qui aiment la nature et il ne faut pas l'oublier, ce qui constitue aussi une de ses richesses, au même titre que ses forêts et les produits variés de son sol.

